

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE :

LE RÉALISME MUSICAL	FÉLIX LE NORCY.	Jeff; M. Orbellani; Mlle Blanquart; Concerts	EL. ZURFLUH.
LES THÉÂTRES : L'Enfant et les Sortilèges. — Pancho. — Les Burgraves	CH. TENROC.	M. Gineste; M. F. Bishop; M. A. Borchardt; Mlle Andrée Juillard; Mlle C. de Branca.	HUGHARD. L. DE VENDEUVRE.
LES CONCERTS :		DEPARTEMENTS :	
Société des Concerts du Conservatoire		THÉÂTRES : Bordeaux; le Havre; Monte-Carlo; Nouvelles diverses.	
Concerts-Colonne	GUSTAVE DORET.	CONCERTS : Angers; Cannes; Lyon; le Havre; Monte-Carlo; Montpellier; Mulhouse; Nice.	
Concerts-Lamoureux	PIERRE LEROL.	ETRANGER :	
Concerts-Pasdeloup	MAURICE IMBERT.	THÉÂTRES : Vienne.	
	A. HIMONET.	CONCERTS : Berlin; Lausanne; Londres; Vienne.	
	L.-CH. BATAILLE.	LES MAITRISES DE FRANCE	FÉLIX RAUGEL.
	MAURICE IMBERT.	MUSIQUES NOUVELLES	A. LIR.
	A. HIMONET.	LE GRAND-PRIX DE LA VILLE DE PARIS	PAUL FIÉVERT.
	JEAN JANUSSY.	NOTRE COUVERTURE :	
	HENRI AIMÉ.	Innocencia et Valina Da Rocha	GEORGES JOANNY.
	MARCEL DELANNOY.	ECHOS	
	MARCEL-BERNHEIM.	BIBLIOGRAPHIE	
	MAURICE GALERNE.	PORTRAITS ET ILLUSTRATIONS :	
	A. FÉVRE-LONGERAY.	Innocencia et Valina Da Rocha; Geneviève De-	
	PAUL PETIT.	helly; Yves Nat et Gaston Poulet; Maurice Ra-	
	MAURICE IMBERT.	vel; Décora des premier et deuxième tableaux	
	MARCEL NOËL.	de « L'Enfant et les Sortilèges »; M. Léo Sachs,	
	ONER SINGELÉE.	décora et scènes du ballet des « Burgraves ».	
	MARLYNE.	Mme S. Balguerie, M. Vanni-Marcoux; A. Spal-	
	A.-P. BARANCY.	ding; Emma Boynet; Zoltan Székely; Georges	
	OLAF SYKEL.	Petit; D. Tiomkine; Anseau; Geneviève Vix;	
	L. DE PACHMANN.	Murano; Georgette Leblanc; Joseph Schwarz;	
	HENRY BRUNIER.	Yvonne Herr-Japy; Mara Delmas; Paul Loyon-	
	F. BURLÉ.	net; M. Van Cleef.	
	CH. DYKE.		
	CAMILLE GUIMARD.		
	PIERRE LEROL.		
	JEAN D'HERSTAL.		
	JULES GUIRYSE.		
	ALB. BERTELIN.		

LE RÉALISME MUSICAL

(Contre-manifeste au surréalisme littéraire)

I

Réjouis-toi, Muse de la musique ! Auprès du Dieu parnassien, les poètes, jusqu'alors favoris d'Apollon, vont te céder la première place... Après une lutte millénaire, la Poésie se meurt épuisée par son vain effort à s'évader de la prison du langage humain et de la logique intellectuelle. L'âme du poète étouffe enfin dans le cercle étroit des mots en rang. Un ennui implacable de leur commune ordonnance, jamais imprévisible, lui est venu. Ne pourra-t-il donc pas s'évader de sa cage, dont il a pourtant si magnifiquement tordu les barreaux ? A l'heure où la passion romantique criait sa force nouvelle, il avait élargi démesurément la réceptivité des mots, par l'illusion du rythme et de l'allitération, par le symbole et la musique vague enclose dans le verbe. Mais les voix de Hugo et de Baudelaire, de Mallarmé et de Verlaine se sont tuées ; leurs derniers échos s'effacent aujourd'hui... Et ceux qu'on perçoit encore n'ont point le son de l'inattendu... Alors la Poésie, comme brisée par ses efforts passés, semble chercher la mort, — une mort sans doute splendide dans la flambée lumineuse d'images amoncelées — par la destruction volontaire de l'édifice grossier du langage, — cet esclave vil du bon sens et des fonctions sociales. Sans lui, hélas ! qui portera aux hommes la voix de la Poésie ?...

Les clairons des surréalistes sonnent un chant funèbre. Tous ceux qu'ils attirent dans le domaine irréal de la pensée subconsciente ne reconnaissent déjà plus le visage habituel de la Poésie, fané par l'opium étrange des rêves anguleux et précipités — et par les miroirs déformants des typographies en démenée.

De lourdes équivoques planent autour d'elle en effet et tissent à la Poésie son linceul. Les surréalistes vont croyant à la sur-réalité de cette pensée subconsciente, dégagée des liens de toute règle éthique ou esthétique, déroulement de phrases étrangères à la conscience claire... Vanité ! Ils croient atteindre les fonds de la vie intérieure, ils en ont à peine percé la surface, cette surface où s'agitent les pensées, idées venues au monde de l'intelligence, qui vont en bande, mènent la parade au jour de la conscience, et qui, dans sa nuit, courent machinalement leur far-andole sans but ni lois.

et enfin, l'effort tentatif des surréalistes est du moins dans la tradition de l'élargissement incessant des voies de la Poésie. Mauvaise médecine, ils essaient du moins de sauver celle-ci, qui va succomber sous leurs coups. De quoi les accuserait-on ? Les vrais poètes d'aujourd'hui, lorsqu'ils ne retournent pas, comme Francis Jammes, à de charmantes,

impossibles et inefficaces naïvetés, ne se font comprendre, eux aussi, qu'intuitivement par delà le sens ordinaire des mots, de quelques âmes fraternelles... Je pense à Paul Valéry et à bien d'autres. Mais la vérité, terrible et nue, ne se dégage-t-elle pas, enfin, dans certains vers d'un Pierre-Albert Birot, vers qui ne sont qu'une succession intelligible de voyelles ou de consonnes. Plaintes délirantes ? Non ; cri d'agonie de la Poésie épuisée. Mais aussi, prière rédemptrice. Une transsubstantiation va s'opérer, miraculeuse. La Musique recueille ce cri, comme un dernier soupir. La Poésie devient Musique, en se dépoissant du langage, et le poète, musicien sans technique, et qui se méconnaît, est comme l'enfant au seuil d'une vie nouvelle, qui veut chanter et, qui, dans une plainte informe met déjà toute sa ferveur musicienne.

II

Certes, je m'incline avec respect devant les amants de la Raison, — cette grande ouvrière de notre civilisation matérialiste —, amants que désespère cette évolution de la poésie vers ce qui, pour eux, est synonyme de Barbarie. Ceux-là, comme Taine jadis, Maurras aujourd'hui, fondent toute leur action et toute leur vie intérieure sur l'activité de l'intelligence. Avec elle, leur personnalité fait si bien corps qu'ils ne discernent pas l'une de l'autre, à peu près comme l'amateur de jardins ne sépare point, dans son admiration, la force magnifique de la sève des grands arbres et les conceptions géométriques qu'y applique un Le Nôtre... Harmonie de l'ordre et de la raison, beauté sévère des temples grecs et des alexandrins classiques, je ne vous nierai point ! Mais j'irai au delà des lignes rationnelles pour saisir le long des frises, ou derrière la rime, le mouvement de la vie et surtout le geste même d'une Personnalité, puissante, riche, irréductible à toute autre, celle — et non l'intelligence — qui fait l'artiste, l'homme de génie.

Il n'y a point d'art intellectuel, mais, aux grandes personnalités, comme aux êtres médiocres, l'esprit fournit, pour qu'ils s'expriment, diverses techniques intellectuelles, comme la poésie, la tragédie, la perspective, les ordres architecturaux. De fait, ces techniques, règles, méthodes et lois ont toujours eu un caractère d'intolérance et toujours ont prétendu régenter le génie. Elles s'appliquent à le canaliser, comme le jardinier émonde l'arbre, dans l'espoir de plus beaux fruits. Même, ô paradoxe, l'intelligence dominatrice a imposé à l'expression musicale ses techniques géométriques. Mais le génie vivace sait rester

le plus fort. Il renverse les dignes, trop souvent bâties par les médiocres, à leur usage. Un Beethoven, un Victor Hugo, un Rodin ont brisé les techniques antérieures. Sans doute alors les médiocres s'indignent vertueusement ; ils invoquent la foule des élèves-maitres : les Boileau et les Victorien Sardou, les Massenet et les Saint-Saëns. Pour eux, le créateur est toujours un intrus qui bouleverse leurs savantes combinaisons, leurs cadres d'illusionnistes, mécanismes de la tragédie, du temple, ou de la symphonie, qui ne requièrent qu'un lambeau de mélodie, une humble idée architecturale ou dramatique pour les transformer selon des procédés kaléidoscopiques, en une œuvre aux vastes proportions où le bon sens emphatique des foules se complait.

Peu à peu cependant, les techniques dépouillent leur manteau d'impôture. Celles qui naissent aujourd'hui — l'impressionnisme dans la décoration, la technique vivante et directe de l'image cinématographique — font ressortir la vanité antérieure des techniques intellectuelles.

Et voici que la Poésie, je veux dire la technique poétique elle-même, se dissout dans la musique à l'heure où l'expression musicale, avec Debussy et Stravinsky, rejette tout un fatras de règles vaines...

Et cependant peu d'esprits admettent aujourd'hui ce renversement dans la hiérarchie des éléments créateurs et artistiques. Je pense même qu'il est à peu près impossible à un esprit moderne, plongé dans l'actuel nominalisme matériel et littéraire, d'atteindre à ces sources de la création intérieure, sans l'influence de la musique. Ce n'est que lentement, par l'imprégnation des sonorités animatrices, que la conscience prend contact avec le flux intérieur décelé par l'œuvre musicale. Je le disais récemment, ici même ; il faut une assez longue expérience de la musique pour écarter les voiles qui en cachent la vraie figure, c'est-à-dire l'âme du compositeur. Ce don qu'il fait de soi, il faut, pour en jouir, écarter le prétexte, l'intention intellectuelle et la langue harmonique et mélodique du maître — choses voulues ou apprises.

(Or, comme le dit le peintre Elster, dans Proust, « ce que l'on sait n'est pas de soi... ») La vérité est au delà de ces apparences ; elle se confond avec cette réalité directement, intuitivement perçue qu'est la personnalité de l'auteur. Personnalité humaine, qui est comme un point lumineux dans la nuit de la connaissance, éclairant miraculeusement la forme la plus haute des constructions de la matière et de la vie. L'œuvre devient l'expression immédiate de la personnalité. Elle naît du mystérieux accouplement des forces de l'Etre au données et à la poussée des sens ; et sa valeur ne dépend point du tout de l'habileté et de l'intelligence artisanale qui a présidé à sa naissance. C'est sur le terrain réaliste du dynamisme intérieur et non sur le plan abstrait de la Raison que doit s'établir le critérium de la valeur d'une œuvre d'art. Et c'est ce réalisme-là — réalisme musical — qui doit être opposé au surréalisme littéraire, suprême habileté et suprême abus de la tyrannie intellectuelle dans un domaine qui lui échappe — ce domaine de la vie et de l'art — qui, moins que jamais, lui est soumis.

III

Moins que jamais...

Car, à la vérité, une réaction sourde de la Vie universelle se dessine dans le monde, depuis la fin du dernier siècle contre les effets stérilisants de l'intelligence et du langage vieilles.

Mais cette réaction est encore profondément obscure, et peut-être même ne la soupçonnerait-on pas si, parallèlement, ne se développait le sens direct de la vie libérée de toute tutelle intellectuelle. Sens de la vie ; or, qui donc magnifie mieux la vie que la musique et le rythme ?

Un seul exemple :

La musique préside aujourd'hui à un renouvellement intégral de la pédagogie, jusqu'alors esclave d'un rationalisme sans contact avec l'enfant. La pédagogie classique, agit par gavage nominaliste et refoulement, ce refoulement qui est à la base de la psychose moderne, et qui fait de nous autant de névrosés entre les mains impuissantes du clairvoyant docteur Freud. C'est dans une opposition dramatique, en face de cette pédagogie courante, que se dresse la pédagogie d'un Gédalge et surtout d'un Dalcroze, musiciens respectueux de la vie dont ils veulent, par le rythme et la mélodie, accompagner, susciter et ordonner l'expansion, au sein du dynamisme de l'enfance.

Et n'est-ce point aussi à l'exaltation du rythme vivant qu'est lié le renouveau des sports olympiques et de toutes les formes de la danse, musique du geste humain ?

On ne peut donc refuser à la musique un rôle prépondérant dans la réaction moderne de la vie vers un réalisme nouveau, opposé au nominalisme envahissant et chaque jour plus nuisible.

C'est que nous ne sommes plus, hélas, aux temps heureux de la jeunesse des langues, où le mot se créait, neuf et vierge, pour la sensation ou l'émotion nouvelle. Les langues actuelles ont dépassé leur point de maturité, et les mots s'offrent à nous, s'imposent à nous, lourds d'un passé qui cristallise leur sens propre, morceaux d'un étrange puzzle, qui dans ses combinaisons est chaque jour plus impuissant à donner du flux ingénu des personnalités neuves une traduction qui ne soit pas une caricature. Coïncidence troublante, il semble que la progression ou le déclin des civilisations soient liés à la souplesse ou à la sclérose du langage. Les « grands siècles » de la Grèce, de la Rome antique, celui de la France moderne marquent la double apogée

d'une civilisation et d'une langue qui postérieurement se fixent et déclinent. Les esprits les plus différents semblent aujourd'hui constater ce fait. M. Lucien Romier, dans une récente interview, déclare que le sommet de la civilisation occidentale lui semble être entre le *xv^e* et le *xvii^e* siècle : « A partir du *xvii^e* siècle, on perd le sens de l'équilibre ; à partir de Rembrandt, l'esprit est extrait du corps et l'esprit est devenu anarchique dès l'instant qu'il a été extrait du corps. L'esprit a recherché son but en soi. C'est ainsi qu'on fait des statues sans se soucier du socle. C'est ainsi — et pour ne pas multiplier les exemples — que l'idéalisation de l'amour comme chose en soi est tout à fait morbide. »

Et pareillement Henri Barbusse, dans les *Enchaînements* : « ... le son des mots finit par en remplacer le sens ; le langage qui sert d'abord à exprimer la pensée sert ensuite à la trahir... On s' imagine qu'on donne la vie à une vérité avec des syllabes ; mais on lui attache ainsi sa figure, non sa vie. Il faut veiller sur elle. La lettre est un ver qui ronge l'esprit. »

Dans la foule des mots dont le squelette dure au delà des besoins, des relations et des activités sociales qui les ont appelés à la lumière, la Vie s'empêtre. Elle s'affaiblit d'être partout endiguée dans le cadre nominaliste des trop vieilles langues indo-européennes ; elle évolue sans souplesse, par saccades, heurtée à chaque instant à l'illusion et à l'intolérance du langage... Mais voici que les hommes qui dominent notre époque ont amorcé la réaction.

Dans le domaine philosophique, Bergson, Le Dantec, Charles Derennes découvrent l'inefficacité, la précarité des instruments de l'intelligence — langage et science — et réhabilitent l'intuition, la durée, la personnalité.

Dans le domaine social, Guglielmo Ferrero dénonce la cause du grand malaise contemporain dans l'opposition entre la recherche de la Puissance et l'effort vers la perfection, c'est-à-dire entre la Vie et l'intelligence. Proust perçoit le mirage des « noms » de pays et de villes. Jean Rostand dénonce l'influence nocive du « nom » familial ; André Gide, enfin, chante la Vie et le Désir, en immoraliste anti-intellectuel...

Dans le domaine économique et politique, Keynes et quelques autres s'attaquent au nominalisme financier sur lequel tant de théories chimériques furent bâties à propos des problèmes des réparations, des dettes interalliées, de la justice fiscale et de la revalorisation monétaire ; et voici qu'on assiste à la naissance d'une nouvelle économie politique fondée non plus sur le profit, et sur les valeurs nominales, dites richesses monétaires, mais sur les besoins hiérarchisés de la personnalité humaine. Par ailleurs, enfin, d'éminents juristes, comme M. Duguit, reconnaissent que leurs entités abstraites, « Personnes morales », privées ou publiques, sont de pauvres et maladroits symboles intellectuels des forces individuelles ou collectives.

IV

Mais les mots résistent, comme de vieilles idoles, à ces assauts divergents. Mots mystiques, symboliques, mots auxquels nous nous sommes faits peu à peu, et qui ont droit de cité partout, ayant par ailleurs une utilité pratique incontestable, esclaves-maitres comme les machines et toutes les choses que l'homme a façonnées et qui maintenant le façonnent à leur image... Partout encore l'être vivant est sacrifié aux exigences de ses appellations.

Cette réaction du monde moderne, contre le Nominalisme, réaction qui agit en ordre dispersé, ne faudrait-il pas, pour la rendre plus efficace, en former un faisceau, une équipe ?

Non, sans doute. Une étiquette nouvelle serait ici inutile et paradoxale : les hommes ne savent se grouper que sous la bannière d'idées lumineuses et vides et non point sous l'impulsion de forces obscures et multiples comme la vie...

Mais c'est à la Musique que j'en appellerai, pour qu'elle vienne soutenir tous ceux qui travaillent à débayer la vie humaine de cette pseudo-activité de l'esprit.

Car, au delà de l'intelligence, elle illumine la vie intérieure et la manifeste surabondamment.

Car, elle seule, et non point la littérature, peut apprendre aux hommes, qu'en dehors de la raison, il y a bien autre chose que le vide des âmes « barbares ».

Car elle est tout « optimisme » et ne mène jamais ses amants à ces désespérances que connaissent les cerveaux-bibliothèques, ceux que « le livre tue » comme l'avouait Anatole France...

Car elle découvre la vraie et double figure de l'homme, qui est *Diversité* et *Unité*. *Diversité* infinie, individualisme irréductible, qui échappe à toute classification intellectuelle, race, nation, famille ; *Unité* : celle des sources du dynamisme et de la vie intérieure, fond commun assez vaste pour justifier toutes les affinités, et toutes les émancipations, et dénoncer toutes les haines, toutes les formes systématisées de la xénophobie...

Car la Musique, enfin, — dans ce siècle où triomphe l'absolu et l'intolérance de l'idée pure — apparaît comme la grande initiateur de la Vie, pluralisme, tolérance et relativité.

FÉLIX LE NORGY.